

LE GÉNÉRAL BILLOT

Le général Billot est né le 15 août 1828, à Chaumeil (Corrèze).

Le vingtième de vingt et un enfants, il était, en 1870, général à 42 ans, ce qui n'est déjà pas si mal réussir pour un petit avant-dernier.

Admis à Saint-Cyr en 1847, il en sortit en 1849 pour entrer à l'École d'État-major.

Sa carrière a été rapide : lieutenant en 1852, capitaine en 1854, commandant en 1863, il était lieutenant-colonel depuis un an à peine lorsqu'éclata la guerre franco-allemande.

Jusque-là, il avait vécu surtout loin de la France, soit en Afrique, soit au Mexique, où cinq fois il fut cité à l'ordre de l'armée.

Rappelé d'Algérie aux premiers jours de la guerre, il fut attaché au corps du général Frossard, et bientôt devint chef d'état-major du général Laveaucoupet. Il assista à toutes les batailles de l'armée du Rhin et, à Forbach, fut une fois de plus cité à l'ordre de l'armée.

N'admettant point les termes de la capitulation, il s'enfuit de Metz, gagna le Luxembourg en traversant les lignes prussiennes, et, regagnant la France, vint mettre son épée au service de la Défense Nationale.

Promu colonel le 9 novembre 1870, il ne tarda point à passer général de brigade (29 novembre) et divisionnaire à titre provisoire (6 décembre 1870).

Chef d'état-major, puis commandant du 18^e corps, il chassa les Prussiens de leurs positions à Beaune-la-Rolande (28 novembre). Ce succès, remporté avec des troupes inexpérimentées encore, valut au jeune général une nouvelle citation.

Orléans repris par les Prussiens, après une marche difficile, il participa à la victoire de Villersexel.

Il assista à tous les combats de l'armée de l'Est, et, au conseil de guerre tenu à Château-Farine, où fut décidée la marche sur Pontarlier, seul le général Billot fut d'avis de marcher sur Auxonne. Le général Bourbaki, effrayé par cette tentative, lui offrit de lui céder le commandement : il refusa.

Le 1^{er} février 1871, à la Cluse, il livra à l'ennemi un long combat, qui permit au général Clinchant de gagner la Suisse, sauvant tout son matériel des mains allemandes.

Nommé commandant du 26^e corps formé à Guéret pour être dirigé sur l'armée de la Loire, le général Billot eut alors la douleur de voir signer la paix qui coupait court à toute résistance.

La Commission de révision des grades le remit général de brigade (16 septembre 1871); le 30 mars 1878, sa troisième étoile lui fut rendue.

Successivement divisionnaire à Lille, chef de corps à Marseille, ministre de la guerre sous les cabinets de Freycinet et Duclercq, intentionnellement laissé à l'écart par son successeur, le général Thibaudin, il commande maintenant à Lille le 1^{er} corps d'armée. Récemment on parlait de son envoi à Saint-Pétersbourg comme ambassadeur, en remplacement du général Appert.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Militaire et avant tout militaire, il est aussi homme politique, et, jusqu'au jour où un décret le rendit à l'armée, on voit son nom fréquemment revenir dans les comptes rendus de l'Assemblée Nationale et du Sénat.

Orateur brillant, il remporta au sujet des Invalides un succès d'éloquence que plus d'un ministre de la guerre eût pu justement envier ; en style de métier : il sait empoigner son public.

Au moment de l'exécution des décrets, retenu à Marseille par les affaires de Tunis, il fut l'objet d'une légende qui fournit d'assez pitoyables vers aux muses départementales : *le Siège de Frigolet*. Le plus amusant est que le soi-disant duc de Frigolet n'avait point un instant quitté son quartier général, et que le général chargé du siège — si siège il y a — était un fort bon homme, qui longtemps n'a dû se consoler d'avoir figuré à cette tragi-comédie, appartenant par une ironique antithèse à une famille très religieuse.

Républicain de vieille date, ministre de la guerre, le général Billot préféra quitter son portefeuille plutôt que de porter atteinte à l'inviolable propriété des grades en la personne des princes d'Orléans.

Il n'est point tombé du ministère, il en est descendu, et si certains de ses amis politiques ont été effrayés par cette conduite d'une loyauté toute militaire, ils ne sont pas en droit de suspecter la foi républicaine d'un homme qui, jeune officier, refusa sa signature à l'empire, et, député, leur validation aux descendants de Philippe-Égalité.

. . .

Physiquement, vif, alerte, petit plutôt que grand, ne paraissant nullement son âge, aussi à l'aise sous sa jaquette déboutonnée que sous le dolman, le général Billot offre toute la désinvolture de l'ancien capitaine d'état-major.

Causeur charmant, c'est le charmeur que l'on entoure curieusement dans les salons, l'homme du monde trouvant pour chacun un mot aimable, pour ses inférieurs un encouragement.

Reçu dans le petit hôtel de Victor Hugo, commensal des salons de Madame Adam, très aimé du monde diplomatique, culotte de peau nullement, il est l'homme sympathique qui dans le laisser-aller de la causerie aime à oublier son grade et le rôle qu'il a joué.

Veuf d'un premier mariage, il a épousé en 1879 la belle-fille d'un de ses collègues de l'Assemblée et du Sénat, le docteur Dufay, hôtesse accueillante et charmante que n'ont pu oublier les invités de la rue Saint-Dominique.

Très doux et très énergique, il aime par-dessus tout trois choses : la France à qui il sacrifiera sa vie le jour du danger ; *les petits soldats* dont il ne peut se passer, et son fils, un blond gamin de six ans, Saint-Cyrien en herbe, à qui, non sans effroi, il inculque les premiers principes d'équitation sur le dos de Lise, sa jument favorite.

PIERRE ET PAUL.